

En 1587, l'expédition des reîtres ravage le Toullois ¹

En 1587, nous en étions à la huitième et dernière guerre de religion. Les chefs protestants - le roi de Navarre et le prince de Condé - attendaient l'appui militaire de Jean Casimir, régent de l'Electorat palatin, sous forme d'une importante armée constituée de lansquenets, de reîtres et de quelques milliers de Suisses et volontaires de Montbéliard, assemblés dans la plaine de Strasbourg au début d'août 1587 et rejoints par les troupes françaises de Guillaume Robert de la Mark, duc de Bouillon ². Cette expédition, dite des reîtres, allait ravager la Lorraine en août et en septembre, entre Blâmont et Toul, en évitant les troupes du duc de Guise et du duc Charles III massées entre Saint Nicolas et Toul. Mais Henri de Guise la battra en octobre et en novembre dans la Beauce, aux environs d'Auneau. C'est que le duc de Bouillon avait reçu du roi de Navarre la mission secrète de ravager la Lorraine, boulevard de la Ligue, erreur fatale parce que, retardée, cette armée ne rejoindra jamais le futur Henri IV.

La stratégie de la terre brûlée

Mises en principe sous l'autorité nominale du baron de Dohna, membre de l'une des plus anciennes et illustres familles d'Allemagne, les troupes de Jean Casimir l'étaient en réalité sous celles de son conseiller en titre, Michel de la Huguerie, par lequel nous connaissons les détails de l'expédition. Sur le papier, le rapport de force était inégal. Arrivée par Saverne, Phalsbourg et Strasbourg, l'armée des reîtres comptait entre 35 000 et 40 000 hommes. En face, l'armée catholique des ducs de Lorraine et de Guise n'en comptait que 13 000, commandés par Mgr le marquis

général, Henri, fils de Charles III, par M. de Florainville, et par divers gentilshommes dont le bailli de Saint-Mihiel, Mr de Mélay, le comte de Tornielle, Mr de Saint-Amand, le bailli de Clermont, M de Leymont, plus M du Chastellet le jeune, M des Buchets, M de la Route, M de Saint-Etienne, M de Tremblecourt, M de Vaubécourt, capitaine des arquebusiers à cheval, M de Belmont, M de Rarécourt, M de Boulligny et M Steph Navière, le capitaine de Phalsbourg.

Le duc de Lorraine attendait des troupes auxiliaires de Champagne, des Pays-Bas et d'Italie ; il envoya le gros de son armée loger à Saint Nicolas, où il laissa le duc de Guise, lui-même retournant à Nancy. La défense à tout prix de Lunéville, de Saint-Nicolas et de Nancy fut confiée à African ou à son fils, Jean d'Haussonville ³, lequel dépêcha quelques régiments pour garder le passage de la Sarre avec les sieurs Rotigatry, Gondrecourt, Buchetz (?), Saint-Etienne, de la Route, Belmont et le capitaine Stef, avec pour mission de rompre les gués, de faire relever et mettre en lieu sûr les barques et les bateaux, d'abattre les arbres et couper les chemins, de serrer dans des villes sûres les fers des moulins, les enclumes et les soufflets des maréchaux, de rompre les fours et de s'emparer des villes et des ponts qui pourraient être favorables à l'ennemi.

Pour « incommoder et fatiguer » une si forte armée, le duc avait bien sûr donné l'ordre aux baillis, à ses vassaux, aux capitaines des villes et des châteaux, aux prévôts et à leurs maires, à leurs lieutenants, aux justiciers, aux officiers, à tous ses hommes et sujets de leur fournir les guides, les chevaux de poste avec les munitions et les vivres des lieux les plus proches et, pour

1. D'après CHATTON Edmond (Abbé), « Itinéraire des reîtres en Lorraine sous la conduite du Duc de Bouillon, en 1587 », in *Bulletin de la Société archéologique de Lorraine*, Nancy, 1911.

2. Fils de Henri-Robert de La Marck et de Françoise de Bourbon-Vendôme, le duc de Bouillon, Guillaume-Robert, était né le 1^{er} janvier 1563. Par ailleurs seigneur de Jametz et de Raucourt, marquis de Cotron, comte de la Marck, de Braine et d'Albon, baron de Sérignan, de Privas, d'Arlempdes et de Mauny, châtelain de Nogent-le-Roi et de Chaumont-sur-Loire, capitaine de 100 hommes d'armes des ordonnances du roi et des Suisses de la garde royale, il ne sera que brièvement Prince souverain de Sedan, à sa majorité, le 7 novembre

1584. La politique agressive du Duc de Guise, l'un des chefs de la ligue, seigneur de terres sont proches de Sedan, le conduisit à sortir de la politique de neutralité de ses parents. En représailles à l'action contre Rocroi de militaires protestants réfugiés à Sedan, le Duc de Guise alla ravager la région de Sedan, à Balan, Bazeilles, Francheval et Givonne, mais le duc de Bouillon réussit à le mettre en déroute à Daigny, à la suite de quoi, le 23 juin 1587, il gagna l'Alsace prendre la tête de l'armée des reîtres.

3. Maréchal du Barrois depuis 1563, devenu conseiller d'État, bailli des Vosges et gouverneur de Verdun.

subvenir à la nourriture de ses troupes, de tenir prêts les pionniers en nombre demandé, avec des haches, des pics, des hoyaux, des pelles et des vivres pour trois jours. C'était une vieille tactique ; déjà en août 1582, les digues des étangs de Einville, Lagarde, Coincourt et Parroy avaient été rompues, de même que les ponts de Brin (Seille), Hernaménil (Sanon), Mazeviller, Bioncourt, Crévic, Sommerviller et Dombasles, au préjudice des gens de la contrée. Les étangs de Bainville-aux-Miroirs et de Lindre furent également lâchés. Ensuite, African, se retira peu à peu devant l'envahisseur pour tendre des embuscades et mener des actions de retardement.

Le combat de Saint-Quirin

Le dimanche 30 août 1587, passé Sarrebourg, les reîtres se divisèrent en deux corps ; le premier suivit la route de Blâmont et le second s'élança à la poursuite de Haussonville, du côté de Lorquin, où il battit près de Saint-Quirin le régiment d'infanterie de l'arrière garde de Fouquet de la Route, qui perdit sept enseignes. Le combat eut lieu vers 3 à 4 heures du matin. De Rosne attaqua et prit quatre maîtres (?) et trois autres, et fit sept prisonniers. Cinquante lorrains furent tués (même de vieux soldats) et plusieurs furent blessés, qui se réfugièrent à Fénétrange chez le marquis d'Havré. Quelques uns se cachèrent dans les villages près de Lixheim. Cette agression eut pour effet ou pour but de rompre les négociations ouvertes avec le duc de Lorraine.

Les reîtres délogèrent ensuite d'Eich et de Sarrebourg pour progresser jusqu'à Blâmont qu'ils sommèrent inutilement de se rendre. Ils saccagèrent le pays tout en négociant leur passage. Jean de Chaumont, baron de Quiry ou Guitry, émissaire de confiance du roi de Navarre, était le plus acharné à tout détruire. Le lendemain, les protestants séjournèrent à Sertaville, Chevillers et Barba, près de Blâmont, qu'ils pensaient toujours prendre. Le régiment des Suisses était même logé dans les faubourgs, avec celui de Villeneuve, et l'artillerie se tenait fort près. Mais au lieu de tenter d'enlever la place, les reîtres continuèrent à brûler le pays, à saccager, lâcher les étangs, noyer et gâter ce qu'ils pouvaient. Un conseil de guerre se tint à Harteville, près de Blâmont, chez M de Bouillon, en présence

de Pierre de Mornay, seigneur de Buy ou Buhy, pour négocier les conditions de passage de l'armée à travers la Lorraine. Les Allemands réclamaient 20 000 écus et les vivres par étape alors que le Duc n'en offrait en tout que 50 000. Toutefois, la plupart des capitaines français étaient opposés à toute conciliation. Le sieur de Cormont représenta par ailleurs que, pour battre le château de Blâmont, il faudrait des tranchées car les abords étaient découverts, ce qui demanderait beaucoup de pionniers et occasionnerait des pertes car, à l'intérieur, il y avait cinq cents arquebusiers qui tiraient bien. Mais un autre capitaine, qui avait autrefois visité la place, affirma que ce château de plaisir avait peu de défenses.

On vint là-dessus avertir le sieur de Clervaut que les lansquenets avaient pillé la riche abbaye de Domèvre, en enlevant le bétail et les provisions, en incendiant la tour de l'église qui s'était effondrée. Les cinq cloches, de 7 à 8 000 livres, avaient été fondues, l'orgue était consumé, la façade du monastère, le cloître et les étables étaient perdus, de même que six cents réseaux de blés, à 12 f. chacun, douze voitures de foin, la bibliothèque et les archives. Les dommages seront un peu plus tard estimés à 54 000 livres. Divers villages furent incendiés entre Blâmont et Domèvre, sur les bords du Vacon ; on déplorait notamment la destruction de Barbezieu et l'incendie des faubourgs de Blâmont dont le toit de l'église s'était consumé, pour un coût qui sera estimé à 1 400 f.

Des négociations difficiles

Le 1^{er} septembre, les reîtres quittèrent les environs de Blâmont pour gagner la plaine entre Erbévillers et Ogéviller⁴, sans pouvoir s'avancer plus que de 10 à 12 km, en occupant Ogéviller, Saint-Martin, Herbéviller, Reclonville. Au retour de Buy, le duc de Bouillon recommanda à ses négociateurs de payer 100 000 écus pour droit de passage et demanda à ce qu'aucun acte d'hostilité ne compromît le succès des pourparlers. Sauf que le roi de France, Henri III, partageait le désir du roi de Navarre et du duc de Bouillon de dévaster la Lorraine, en raison de son hostilité au duc de Guise qu'il ne tardera d'ailleurs pas à faire assassiner. Le capitaine français, qui possédait la terre et le château de Gerbéviller où

4. Le château d'Ogéviller, situé à une volée de canons, appartenait conjointement à Diane de Dommartin, au Rhingrave Frédéric, à Otto et à Jean IX, comte de Salm, maréchal de Lorraine en 1587. Ce dernier gardait le défilé des Vosges entre le comté de Baccarat et

Saint-Dié ; quoique catholique, il partageait l'avis de son beau frère protestant pour accueillir toutes les nouveautés religieuses dans le comté de Salm.

se trouvait le quartier des Suisses, fut soupçonné de duplicité en raison de son manque d'empressement à fournir des vivres, ce qui était contraire aux accords. Les artilleurs suisses pillèrent le château dont ils tirèrent 800 livres de poudre, de l'argent, des meubles, du bétail et des chevaux. Pour ces raisons, le baron de Dohna menaça le sieur de Couvrelles de lui retirer le commandement de l'artillerie. Le lendemain, tandis que le baron de Dohna était en repos dans le quartier de Saint-Martin, une partie de ses troupes partit occuper Ogéville, Reclonville, Clervant et le quartier d'Herbéviller. De son côté, de Mouy fit avancer l'infanterie française le long de la Vezouze.

Dans le même temps, installés à Ogéville, de la Huguerie et Wan Bold se rendirent à Gerbéviller, chez le sieur de Clervant, pour recevoir les otages confiés à M. de Haussonville ; ces otages étaient le sieur de Belleguise et le capitaine Page. Quand Quitry fut de retour, les chefs des reîtres allèrent à Lunéville, avec une force de vedettes, mais la ville était bien bordée, avec de l'arquebuserie. De fait, cette petite cité faible et sans rempart était gardée par 2 000 arquebusiers commandés par de Haussonville, les fossés avaient été élargis avec des escarpes et des courradours bien flanqués, en quelques endroits, par des ravelines. Dépêché pour inspecter la place, la Châtre l'avait jugée défendable. C'est là que les parlementaires huguenots trouvèrent d'Haussonville, en présence du sieur de Montruel, de Roustigoutti et de la Bastide, en vue de conduire des pourparlers pour le paiement du passage de l'armée à travers la Lorraine. Mais les désaccords se montrèrent flagrants ; irrités par l'hostilité des Français, certains des seigneurs lorrains ne voulaient pas de transaction. La dernière entrevue resta sans suite à cause d'un officier français qui, malgré sa promesse, avait capturé le capitaine Stephen, de Phalsbourg. D'Haussonville reconnaissait le bon vouloir des Français, nous dirions leur bonne foi, l'incendie n'ayant pas été allumé par les allemands, mais il considérait que « le duc de Lorraine n'était pas dépourvu d'amis puissants et que, si on le pressait davantage, il saurait bien châtier les bourreaux de son peuple ». Prudence, donc, et attendre que le moment soit venu avant de payer.

Les officiers français étaient presque tous d'accord pour que le libre passage des troupes se fasse par étapes, si le prix était raisonnable, et qu'on logeât à la « *haye belle étoile* ». Le prix pour les vivres à fournir était de 6 000 écus par jour, plus 200 000 à donner aux soldats pour éviter qu'ils ne maraudent et fassent des

dégâts, or, Saverne en réclamait 400 000 et Tantonville, presque 50 000. Les Français demandaient la neutralité du duc de Lorraine sur l'étendue de ses états, que le sieur de Tantonville avait promise si l'armée n'entrait pas en Lorraine avant son retour de Nancy, le 22 août à 6 heures du matin. On avait donc retenu l'armée jusqu'au soir ; Haussonville attendait une réponse favorable pour le lendemain matin mais il se plaignait de la rigueur des conditions et dépêcha le sieur la Bastide vers le Duc, à Nancy.

L'attaque lorraine de Thiébauménil

On donna l'alarme parce que quelques troupes lorraines attaquaient les soldats du sieur de Mouy, au moulin de Thiébauménil, où Lachâtre était en marche, confronté aux troupes à cheval du duc de Guise, lequel dépêcha deux cavaliers aux sieurs de Rosne et la Route, bien armés, disposés à combattre vaillamment et bien frottés. Arrivés près du village, ils s'élancèrent avec une telle violence et raideur contre eux qu'ils « sentirent plutôt les coups et la fureur des coutelas que le bruit et la nouvelle », de manière que, quelque résistance et efforts que les reîtres fissent pour se défendre, il en demeura cinq cents étendus sur place, sans grande perte pour les Lorrains, avec en plus cent vingt prisonniers, vingt-cinq à trente chariots pris, plus six cents chevaux. Tout le village fut détruit, sauf des cabanes de charbonniers. A Marainvillier, trois maisons étaient en feu, les habitants rachetèrent les autres pour 3 écus. Les deux villages, qui faisaient une seule communauté, perdirent dans l'année dix-huit familles pour trente-huit ménages sans abri, privés de récoltes, de meubles et de logis ⁵.

Les huguenots firent peu de chemin et séjournèrent trois à quatre jours en ce lieu, les fours et les moulins étaient rompus et les villages dégarnis de peuple fuyant leur cruauté, ils devaient battre les blés pour vivre et chercher à les moudre et à les boulangier et cuire eux-mêmes. La plupart ne faisaient que galetter entre deux cendres. La politique de la terre brûlée pratiquée par les Lorrains s'étendit autour de Lunéville, et les négociations se poursuivirent, mais sans grand succès. Claude Willermin, receveur et gruyer de Lunéville, ordonna aux villages de Jolivet, Chanteheux, Hadonvillers (Croix mare), Marainvillier, Bernaménil, Beaulieu, Saint

5. Le dimanche 26 septembre 1632, le village sera de nouveau détruit, trente-six maisons détruites, l'église renversée et les habitants réduits à la mendicité.

Clément, Flin, Moncel, Viller, Ménil, Rehainvillier, Hériménil, Mont, Mortagne et Xernaménil d'enlever les fers des moulins, les enclumes et les soufflets des ateliers, de briser les fours banaux et particuliers, de battre le blé sur les fonds de tonneaux, de charroyer le grain à Lunéville et d'y conduire le bétail ou de l'emmener loin dans les bois et les montagnes pour le cacher. Ces ordres seraient exécutables dès que l'ennemi ne serait plus qu'à deux ou trois lieues de ces communautés ; pour l'heure, l'armée protestante s'était arrêtée sur la Meurthe dans l'attente d'un accord improbable.

Le 3 septembre, elle partit de Reclonville et d'Herbéviller, son aile droite contournant la forêt de Mondon (?) jusqu'à la vallée de la Vezousse, son aile gauche le faisant dans le même sens par Hablainville, Azerailles et Glonville. Jean Claude, fermier du moulin et du battant (?) d'Azevillers, se trouva molesté, emmené prisonnier à Pont-Saint-Vincent, puis relâché contre 20 écus sols. Vathiménil, qui avait déjà supporté le régiment de Bourbonne, subit les deux compagnies, l'une à pied, l'autre à cheval, du sieur du Châtelet ; les Huguenots marchèrent en gros à travers les champs de grains et brûlèrent une grande quantité d'avoine, prenant en plus cinquante bêtes rouges. A Saint Clément, l'église et les six plus belles maisons furent brûlées dont celle de Simon de Vaucourt, fermier d'un gagnage, deux de ses chevaux furent enlevés et sa femme périt. A Moyen, les habitants portèrent leurs meubles au château mais la garnison s'empara de celui-ci et le mit hors d'usage, puis une grande partie du bourg fut brûlée.

Le pillage de Froville

Les négociations continuèrent dans la difficulté. Von Bold, présent à Lunéville pour attendre le retour de la Bastide, fut invité à dîner par de Montreuil. On lui dit de ne pas s'inquiéter du retard de Haussonville mais, constatant le départ de Guise, il craignit que la négociation ne fût rompue par un coup de main. À trois heures sonnées, il demanda congé, Haussonville le pria de prendre patience, il fit venir des arquebusiers français prisonniers qui avaient mis, sur ordre, le feu aux villages. Sur ce, de la Bastide arriva, rapportant que le

duc de Lorraine se plaignait que des feux continuaient malgré la reprise des négociations. Il était urgent de conclure très vite un accord pour arrêter les exactions. Si les Français manquaient à leur parole, il aurait une très juste occasion de se comporter avec eux. Von Bold protesta du bon vouloir de Jean Casimir de Bavière et de son empressement à le seconder pour l'avantage des Lorrains mais l'armée lorraine ne devait pas franchir la Meurthe avant la fin des négociations, sinon, les Français en auraient raison. Haussonville reconnaissait la bonne volonté des Allemands auxquels il donnerait plutôt 300 000 écus pour qu'ils retournent dans leur patrie, plutôt que 50 000 ou 100 000 qui profitaient à ces brûleurs. Il promit cette somme s'ils se retiraient.

Le 4 septembre, de Rosne et de la Route se préoccupaient, dans la région de Dieuze, à déverser l'eau des étangs qui appartenaient à Dommartin, lequel, le lendemain menaçait Quitry de quitter l'armée protestante si les incendies ne cessaient pas. On adopta donc une disposition plus conciliante ⁶. Le 5 septembre, l'armée se rapprocha dangereusement du Toulinois. Elle se rendit de Glonville à Bayon par Flainville et autres lieux. Le duc de Bouillon ordonna de laisser quelques cornettes pour escorter les Suisses qui traînaient l'artillerie, à cause du mauvais état des chemins. Il décida d'aller le lendemain chercher l'ennemi dans la plaine de Saint Nicolas où les Lorrains les côtoyaient de près et tendaient des embuscades. L'église de Froville subit des dégâts, de même que la maison et la grange du village. La tour de l'église Saint Jean Baptiste s'effondra ; les reîtres emportèrent dans le prieuré un chandelier de cuivre, la table du grand autel, ils brûlèrent une image de cette table et cassèrent les verreries. Ils incendièrent la maison d'Etienne Pulligny, prirent du blé pour six jours de rations et du foin pour 30 f. Chez le maire, Claude Mercier, ils emportèrent quinze charges de blé et les meubles ; chez Claude Mathieu, locataire dans la maison Vyon (?) un peu de blé, du foin, des ustensiles de ménage, de même que chez la veuve Henry Guyon, un peu de bien, et que dans la maison de Thomas Woyriot, du blé, de l'orge, la plupart des meubles, du foin ; dans la maison de la veuve Demange Vuillaime ils emportèrent le peu de cueillette qu'elle y gardait ; de même chez Colas Poyrel, un peu de foin ; de même dans la maison

6. François de Dommartin, propriétaire du château Emmy de Germiny, était l'obligé du duc de Lorraine à plusieurs titres en 1576. Nommé grand gruyer, il avait des accoutumances avec Robert de la Marck, duc de Bouillon. Quand, deux mois plus tard, l'armée protestante sera écrasée à Auneau, il se débandera, rejoindra Navarre

et retournera en 1589 en Alsace à la tête d'une nouvelle armée mais les Lorrains la détruiront. Le 25 avril 1588, il avait été destitué du titre de grand gruyer, mais en mai 1600, la réconciliation faite, il était nommé colonel des reîtres.

de Gérard Andreu, une partie du blé, de l'orge et tout son foin, étant dedans ; de même le blé, l'orge et le foin chez Aubier de Huel mais sa maison fut préservée. Les maisons non brûlées furent celles de Jean Guyon, de la veuve Demange, de Jean Laurent, Villaume Chaussez, Henri Jacquat, Didier Grandemange, André Demange, de la veuve Jean Poirel, Jean Cuysenier, Jean Harman, Lambert Grandjean, Jean de Vigneulles, Michel Henry, la veuve de Claudon Guyon, Henry Hacquart, François Thiébaud, Nicolas Fournier, Villaume Chaunez, la veuve de Demenge Fournier, Charles Chevalier.

Le Chaumontois mis à sac

Venant de Glonville et d'Azerailles, les reîtres saccagèrent Gerbéviller après avoir en partie brûlé Moyen dont ils incendièrent le château ; le bétail fut emporté et les habitants durent labourer eux-mêmes, sans attelages. Les protestants passèrent également par Hériménil, Xermaménil, Landécourt, Franconville, Vallois, Séranville, Rémenonville, Moranviller ⁷. À Saint-Boingt, l'église fut brûlée avec huit maisons ; à Rozelieures, la maison de Mengin Poirson et Demange Eusselin, fut également consumée, ce qui s'ajoutait aux ravages de la grêle du lundi 27 juillet ⁸. Chaumont aurait été rasée ; capitale du Chaumontois, elle perdit son ancienne splendeur. L'abbaye de Belchamp ⁹, à 4 km de Einvaux, déjà incendiée par les Bourguignons en 1476, fut de nouveau pillée par les reîtres, l'église abbatiale profanée et brûlée, de même qu'une bonne partie des archives. Sa reconstruction prendra treize ans. Sur les vingt-sept maisons de Roville, dix-neuf furent calcinées, les habitants perdirent leur foin, leurs meubles et biens. Ils demanderont une réduction des charges et du bois pour rebâtir leurs maisons. A Bainville-aux-Miroirs, il ne restera sur pied qu'une vache, vendue 35 f, un petit cheval, pour 18 f, le cuir d'un cheval mort, 20 gros, trois poulains, 6 gros pièce, un porc, 12 gros, un agneau, 18 gros, une charrette et plusieurs roues ferrées.

Le dimanche 6 septembre (27 août), les reîtres étaient prêts à partir pour l'abbaye de Beauchamp, pour tâcher d'attirer les Lorrains dans la plaine, entre Saint Nicolas et Lunéville, ou les enfermer à Saint Nicolas. Mais il faisait si mauvais temps que le duc de

Bouillon préféra ne pas bouger, le risque d'embuscade étant trop grand. Il en transmit l'ordre à M de Mouy, logé au-delà la rivière, en concertation avec les sieurs de Clervant, Quitry, Cormont, Malroy, Hippolyte. Le projet fut abandonné d'assiéger la maison de Rosne et de Bassompierre, à cause de la traite jusqu'à Ceintrey, trop longue pour les Suisses et l'artillerie. Cet extrême mauvais temps dura deux à trois jours, mais les reîtres passèrent le Colon en allant vers Ceintrey. A Tantimont, le curé, Jean Paticier, perdit ses meubles et ses grains, la maison contiguë à l'église fut brûlée et pourtant, les gens du duc de Bouillon avaient été bien traités.

Le gros de la troupe atteint Haroué où le château de Charlotte Bassompierre fut brûlé. Passé Glonville, Charmes et Bayon, l'aile gauche subit une embuscade ; l'aile droite opéra un mouvement parallèle le long de la rive de la Meurthe. A Blainville-sur-l'Eau, trois compagnies de reîtres subirent le choc de la cavalerie du duc de Guise, concentrée à Damelevières, avec le marquis d'Haroué. Forte de 800 lances, de 400 chevaux et 1 000 arquebusiers, elle dépêcha 300 lances et 100 arquebusiers à cheval contre les lansquenets et les reîtres dont une trentaine furent tués. Alertées à une petite demi-lieue de distance, trois cornettes de reîtres se mirent en bataille, elles attendirent le duc de Guise une heure, puis considérant qu'elles auraient toute l'armée sur le dos, elles partirent sans être suivies. Les Lorrains avaient pourtant tenté de retourner assaillir ces trois cornettes avant que le secours leur fût arrivé, la Châtre se serait mis en embuscade la nuit, après avoir passé le gué, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, fort de 1000 à 1200 arquebusiers et 500 chevaux ; le duc de Guise se serait présenté de l'autre côté, mais les reîtres avaient déjà délogé.

La bataille de Pont-Saint-Vincent

Les lundi 7 et mardi 8 septembre, l'armée attendit à Bayon que les Suisses et l'artillerie soient passés. Le Duc de Bouillon rencontra et chassa le gros des ennemis à Ceintrey, Pulligny et Acraigne ; quelques lorrains furent tués ou pris mais la masse de l'armée ducale se retira le long du bois, sur la rive droite du

7. Plus tard complètement détruit pendant la guerre de Trente ans.

8. Les habitants de Clayeures demanderont de leur côté une quittance de la décime des gagnages réclamée par le receveur de Rosières. Espérant une bonne moisson, les habitants d'Einvaux n'en eurent que la valeur de la semence, ils souffrirent eux aussi de grêles ; leurs

chariots et leurs chevaux furent tellement foulés et leurs récoltes pendantes que les champs non moissonnés ressemblaient à de hauts chemins battus ; ils demanderont à être déchargés de la redevance de grain et de l'aide ordinaire Saint Rémy.

9. où Saint Pierre Fourrier écrivit tant de lettres.

Madon. Passé le gué, à l'endroit où la forêt et la rivière se rapprochent, elle se rangea en bataille de l'autre côté de l'eau, en conservant la garde de deux moulins et du passage de la rivière. La nuit arriva sans que l'action générale fût engagée, les Lorrains passèrent la nuit à la Haye et les chefs protestants prirent leurs logis au château d'Acraigne, le comte de la Marck, son frère, dans le village, avec la cavalerie et le sieur de Mouy, le colonel Schregel prit quelques logis, le baron de Dohna et ses reîtres retournèrent à Pulligny, une partie de ses troupes alla à Ceintrey.

Le lendemain matin, le duc de Bouillon fit sa prière au bord de la rivière, devant sa cornette avec, à sa droite, un régiment de Lansquenets, le régiment du sieur de Mouy et quarante arbalétriers. Schegel intercepta une lettre de monsieur de Lorraine qui annonçait la venue de Sacmeire (?) Charles de Birague (?) ; parti lever 1 200 lances dans le Piémont. De son côté, Villeneuve avait du retard avec les Suisses. Quand Dohna descendit, l'ordre de bataille s'était organisé sur la rivière ; de Mouy avait déjà passé le moulin d'en bas et mis en déroute les hommes qui le défendaient mais il reçut un coup d'arquebuse à la cuisse. Quand Villeneuve arriva enfin, les Lorrains s'étaient retirés à Pont-Saint-Vincent, au-dessus d'Ecraignes (Frolois), ils firent grâce à l'adversaire trouvé en ce lieu. Alors, les protestants traversèrent la rivière, les lansquenets et les gens à pied par le premier moulin, la cavalerie par le gué.

Le duc, malade, était peu porté à engager l'action, il fallait quand même qu'on se décidât à lancer dans les vignes quelques volées de petites pièces d'artillerie et d'arquebuserie. La cavalerie se dirigea vers le sommet, les Suisses passèrent le ruisseau, deux cornettes lorraines attaquèrent six chevaux qui avaient passé le ruisseau en amont ; le sieur de Salerne, gentilhomme gascon, favori de M de Guise fut malmené, Quitry le fit rendre car il était comme mort. L'armée repassa la rivière ; la bataille de Pont-Saint-Vincent fut reprise le lendemain avec irrésolution de part et d'autre. Indécis, les capitaines protestants se renvoyèrent la pierre : manque d'unité et manque de plan arrêté, la faute était commune et l'armée mal commandée. La tactique de Guise était de se mettre en embuscade, de fondre sur les compagnies isolées et de se retirer prestement avant que le gros de l'armée puisse l'atteindre.

Les Suisses de l'ivresse au trépas

Le mercredi 9 septembre, les chefs de l'armée huguenote, séjournant à Ceintrey, se rendirent au conseil de Bouillon où l'on convint de partager plus équitablement les munitions entre les diverses troupes. Allemand de Couvrelles y souligna l'insuffisance de l'attelage en artillerie, il proposa de razzier quelques chevaux avec une compagnie de cheveau-légers et d'arquebusiers à cheval, du côté de Mirecourt où il y avait beaucoup de chevaux de charroi, et de se servir au besoin de la langue de l'ennemi. Etant dans le campement, du côté ennemi, ils demandèrent aux arquebusiers d'être protégés contre toute surprise. Après le dîner, ils partirent avec de la Tronche à Vézelize, dessous Vaudémont, pour y chercher des vivres ; ils y trouvèrent du vin qu'on tirait déjà, en présence d'un grand nombre de Suisses auxquels il était impossible de faire respecter la décision du conseil, défendant de butiner pour des besoins personnels. Ils se contentèrent de ce que les Suisses leur laissèrent après la bataille de Pont-Saint-Vincent.

Le Lorrain La Châtre, logé à Pont-Saint-Vincent avec sa compagnie et 500 à 600 arquebusiers, apprit que Maizières et son château, et Viterne abondaient de vivres que les huguenots venaient constamment fourrager. Il y partit avec cinquante bons chevaux et trente arquebusiers à cheval et y trouvèrent tellement de Suisses, de lansquenets et de reîtres, pour la plupart ivres, qu'ils tuèrent ceux qu'ils voulurent et emmenèrent de nombreux prisonniers. Le lendemain, les protestants revinrent plus nombreux sous bonne escorte. La Châtre avertit de Guise qui était à deux lieues, celui-ci, avec 1 000 arquebusiers du régiment de Saint Paul et 200 chevaux, s'avança patiemment à travers les bois, mais trop tard, ils ne purent tuer que ceux qui étaient ivres ou n'avaient pu s'enfuir.

Les protestants arrêterent leur marche trois à quatre jours, maraudèrent et saccagèrent tout autour du théâtre du combat. Frolois, Ceintrey et Pulligny souffrirent plus que les autres de leur rage de destruction. Les reîtres mirent le feu indifféremment à toutes les maisons de gentilshommes, aux abbayes, aux bourgades et aux villages d'où ils délogeaient. Dix-huit grands villages étaient en feu ; la maison du sieur Haussonville fut brûlée comme treize villages des terres du sieur de Bassompierre. Les protestants brûlèrent encore le village et le château de Mézières, les villages de Beinville, de Xeuilley, la maison forte de Viterne, le château de Thélod. Ils passèrent également par Diarville,

Houdelmont, Favières et Goviller où, en quatre jours de dommages, ils enlevèrent les meubles et la plus grande partie du bétail. Dans la seigneurie de Fénétrange, la cloche fut mise en branle pour alerter les habitants de l'approche de l'ennemi.

La tentation de Sedan

Le jeudi 10 septembre, (31 août), l'armée protestante séjourna encore à Ceintrey, en occupant les deux rives du Madon. Un conseil se tint chez M. de Bouillon qui fit plutôt tenir la rive gauche, pour la raison que la rivière y était plus facile à traverser, les marais moins fréquents et les chemins moins mauvais. On discuta sur la route à prendre - celle de Sedan -, en passant entre la Meuse et la Moselle, pour faire ses logis, le lendemain, au-dessus de Toul où l'ennemi s'était retiré. Quitry fit observer qu'il valait mieux passer par la Meuse car le chemin proposé était difficile, environné de montagnes et de bois où l'ennemi aurait l'avantage. En plus, le commandement du roi de Navarre faisait devoir d'aller droit du côté de la Loire vers Giens et la Charité, pour le rejoindre. Les conseillers français se rangèrent de cet avis ¹⁰.

Le duc de Bouillon fit formellement la promesse de se diriger vers Sedan dont il était souverain. De Beauvois répliqua que ce choix ferait trop de torts à la cause du roi de Navarre. Les autres conseillers se montrèrent plus modérés ; la décision fut remise à l'étape suivante. Le sieur de Quitry entra pour donner le rendez-vous au-dessus de Barisey où on devait le faire loger entre le Madon et la Meuse. Le comte de Lamarck, frère du duc de Bouillon, vint signaler la désobéissance du

10. Disant que « Depuis Blâmont, nous avons deviné leurs dessins, alléguant les marais et les mauvais chemins de droite vers Dieuze et Château-Salins, nous avons acquiescé mais remarqué qu'ils avaient pris de secrètes résolutions à Reclonville et avaient envoyé une dépêche, sans nous en faire part, au sieur de Cussy, qui est venu certifier qu'on ne pouvaient mieux contenter le roi qu'en guerroyant en Lorraine. Pour nous, le commandement de Navarre était insultant, il dit avoir la promesse écrite duc de Bouillon, il y avait un plan du souverain d'Angleterre et l'espoir de secours du comte de Leicester par les Pays Bas, si se placer à gauche de l'armée était pour l'empêcher de tirer vers Sedan. »

11. Un autre Lutzelbourg faussa la compagnie de Charles III et s'enrôla avec le duc de Bouillon, Frédéric Guillaume, fils Antoine, seigneur?, deux ans plus tard, il implora son pardon en disant qu'il ignorait que l'armée ennemie venant d'Allemagne, passerait par la Lorraine, il n'avait pas d'autres intentions que d'exercer le métier

de Persigny, frère de Quitry, Lamarck n'avait pas voulu loger dans un château de son quartier, le réservant comme un butin pour la bourse commune de l'armée. Or, malgré ses ordres et sa présence, Persigny avait fait forcer le château de Frolois, pris l'argent, les monnaies, la vaisselle, les meubles, pour une valeur de plus de 10 000 écus, il demanda à Quitry de faire restituer, mais les deux frères étaient de connivence.

Le sieur de Lutzelbourg entra avec des otages emmenés de Sarrebourg, qui demandèrent à être libérés puisque les deux otages requis étaient en présence parmi les siens par un versement de 10 000 écus. Ils furent gardés et la rançon baissée à 6 000 écus sauf si elle n'était payée dans les trois semaines, elle reviendrait alors à 10 000 écus. Le sieur de Lutzelbourg ¹¹, gouverneur de Sarrebourg pour le duc de Lorraine, fut emmené avec les six otages, comme gage de la rançon exigée pour leur ville lors de sa capitulation. Elle s'était rendue à la première sommation, le 28 août dans le matin. Constatant les divergences de vues, un des officiers protestants déclara « *Je donnerais volontiers 10 000 écus de ma bourse pour n'être jamais entré dans cette armée* ». On apprit là-dessus que le feu avait été mis à l'abbaye de Domèvre sur l'ordre de Quitry, ce que celui-ci reconnut lui-même.

L'armée passe par le Toulinois

Le vendredi 11 septembre, l'armée protestante partit de Ceintrey et des environs du Madon, pour avancer sur le chemin de Germigny. Au passage, les réîtres incendièrent Harmonville, Autreville, Brixey, Sauvigny, Champougny et Savigny. L'artillerie étant restée quatre jours au milieu des avoines d'Houdreville,

des armes, c'était une faute de jeunesse, il promet de se comporter en fidèle vassal. Il fut autorisé à revenir par le Conseil du 5 avril 1589, à condition de respecter la religion catholique romaine. Un autre gentilhomme lorrain fit défection, le sieur de Bettancourt qui servait de lieutenant au comte de la Marck, frère du duc de Bouillon, et Georges de Nettancourt, seigneur de Lanfroicourt et de Bettancourt, qui avait épousé Louise de Guermange, il sollicita lui aussi une amnistie en 1589, exposant qu'il était lié par de grandes obligations au duc de Bouillon et n'osait lui refuser la lieutenance du jeune comte son frère. C'est grâce à ses instances que plusieurs belles maisons ecclésiastiques et civiles furent épargnées. Il fut pardonné le 19 janvier 1589. Les terres de Bettancourt devaient être situées sur l'Aire, dans le bailliage de Clermont, elles ont été ruinées, annexées à Lavage, canton de Triaucourt. Il se nommait aussi Bertancourt, Berthancourt.

les Suisses y brûlèrent plusieurs maisons dont celles de Jean Petitjean, dit Bonaventure, valet de garde-robe du cardinal de Lorraine ; elle ne sera pas rebâtie avant 1595. Hamnéville fut également dévasté pendant quatre jours : sur trente-quatre conduits ¹², il n'en resta que dix-huit. Barisey-la-Côte fut ravagé, son église et plusieurs maisons brûlées. Les reîtres vandalisèrent Allain-aux-Boeufs, Bagneux, Colombey. Allain perdit douze conduits et se trouva rendu à quarante-huit habitants, les trente-cinq plus belles maisons furent brûlées et les reîtres emportèrent tous les grains qu'ils purent trouver. Les habitants de Bagneux, longtemps éprouvés par la contagion, souffrirent de l'incendie de leurs trente-neuf meilleures maisons ; il n'en resta que dix-neuf, ils perdirent leurs chevaux, leur bétail et leurs meubles. A Colombey, les reîtres brûlèrent les trente-six plus belles demeures. Les plus malheureux furent les habitants d'Harmonville, dont soixante-sept maisons furent ruinées par le feu. Autreville devint la proie des flammes, l'église en particulier, mais elle sera de nouveau consacrée en 1594.

Il est probable que Ceintrey subit le sort commun. Deux jours après, Schomberg écrivit au roi que « les Huguenots mettaient le feu indifféremment à toutes les maisons des gentilshommes, des abbayes, des bourgades et des villages d'où ils délogèrent et partirent ailleurs où ils pouvaient entrer ». **Le samedi 12 septembre, ou 2 septembre**, partie de Barisey et environs, l'armée passa devant Allamps, qui était au comte de Salm. Elle se dirigea vers Pagny-la-Blanche-Côte, afin

12. Un conduit est un ménage.



1. Franconville, avec ses fenêtres à meneau, voici comment se présentait la façade des maisons de laboureur les plus cossues, à l'époque de l'expédition. Elle pourrait dater des années 1560-1570.

d'avertir le duc de Bouillon que Messieurs de Lorraine et de Guise restaient à Toul, renforcer de nouvelles troupes qui avaient pris à la queue de l'armée : quelques Suisses et leurs fourreurs, malades. Sur le soir, le duc de Bouillon envoya la dépêche originale du sieur de Villy, Chambellan de M. de Lorraine, surpris, retournant de Rome, par le sieur de Beaujeu, en sa cavalcade au devant de l'armée, pour recouvrer des chevaux. Les reîtres occupèrent Taillancourt et Pagny-la-Blanche-Côte ; leur férocité excita le désir de promptes repréailles et les Lorrains se précipitèrent pour couper la retraite des fuyards.

Épilogue

Le duc de Guise et les Lorrains poursuivirent les reîtres à travers la Champagne, les harcelèrent et, le 26 octobre, leur infligèrent un sérieux échec à Vimory, dans le Loiret, puis les dispersèrent définitivement le 24 novembre à Auneau, près de Chartres. Les fuyards cherchèrent à regagner leur patrie au plus vite par le comté de Montbéliard que gouvernait un prince protestant : Frédéric de Wurtemberg. Charles III, ayant levé le siège des protestants de Lunéville et de Blamont, les battit en 1587 à Pont-Saint-Vincent et à Crézilles. Les colonels Cloth et Werren moururent le 30 septembre à Châteauvillain ; le duc de Bouillon lui-même, malade pendant tout le trajet à travers la Lorraine, décèdera à Genève le 11 janvier 1588 après l'anéantissement de son armée, âgé seulement de 25 ans.

Jean-Yves CHAUVET



2. Ogéviller, du pur Renaissance, mais difficile à dater, entre le XVI^e et le XVII^e siècle, c'est-à-dire avant ou après l'expédition.



3. Diarville, du XVIII^e siècle, reconnaissable aux linteaux d'ouvertures en segment d'arc. Nous nous sommes cette fois-ci bien éloignés des événements de 1587. Cette maison se rend remarquable à la présence de deux logis en façade, dont l'un n'est accessible que par la grange.



4. Favières, dans le sud Toulinois, il est fréquent que les portes d'écuries soient cintrées, comme à gauche, ce qui se voit rarement ailleurs en Lorraine.



5. Froville, remarquable maison du XVIII^e siècle encore largement blanchie à la chaux ; l'écurie se montre large.



6. Goviller, ce logis est très éclairé, avec deux fenêtres par pièce, ce qui est rare pour l'époque.



7. Goviller, la maison de laboureur classique du Toulinois, avec un détail inhabituel : à droite, la fenêtre de l'étage n'est pas alignée sur celle du rez-de-chaussée.



8. Goviller, façade datée de 1792 par date portée. Le logis de cette maison de laboureur étroite est surélevé pour laisser place à une cave.



9. Landécourt, comme bien souvent en Lorraine, les ouvertures se montrent grégaires, en se regroupant.



10. Vallois, un logis des plus rudimentaires, sans étage, mais qui se développe en profondeur.



11. Marainviller, dans la région de Lunéville, le pays des portes à fronton de type monumental.



12. Marainviller, le piédroit de la porte de grange fait corps commun avec celui de la porte piétonne.



13 Ogéviller, 1692, c'est l'une des maisons les plus anciennes de ce groupe, sinon la plus ancienne, un peu plus d'un siècle après l'expédition des réîtres.



14. Marainviller, 1697, il est impossible de savoir à quel point ces portes ont été nombreuses, elles ne se comptent plus aujourd'hui qu'à quelques unités.



15. Marainviller, 1747, ce type de porte est resté de mode plusieurs décennies, mais il est difficile de savoir quand cette mode a cessé.



16. Marainviller, un cœur, deux croix de Lorraine (à branches égales) et IHS, ou Jésus Sauveur des Hommes, le monogramme de Christ.



17. Azerailles, le logis s'élève en pavillon, ce qui est exceptionnel dans cette partie de la Lorraine.



18. Favières, au XIX^e siècle, changement de style, les fenêtres adoptent le linteau droit et les tabatières font leur apparition sous la toiture.



19. Vathiménil, maison à deux travées, dite de manouvrier, mais la façade reste assez large, en principe, l'écurie se situe derrière la grange.



20. Xermaménil, le logis de cette maison de laboureur de grande longueur est particulièrement développé.



21 et 22. Favières, fontaine lavoir, un luxe que ne pouvaient se permettre les gens du XVI^e siècle.



23 et 24. Landécourt, à l'avant, pour abreuver le bétail ; à l'arrière, pour laver le linge.